



CLASSIQUES
GARNIER

FERRET (Jean-Claude), « Homélie. Andillac, 19 juillet 2020 (16^e dimanche du Temps Ordinaire) », *L'Amitié guérinienne*, n° 199, 2020, p. 13-16

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-11174-0.p.0013](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-11174-0.p.0013)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

HOMÉLIE

Andillac, 19 juillet 2020
(16^e dimanche du Temps Ordinaire)

(Sg 12, 13.16-19 ; ps 85 ; Rm 8, 24-27 ; Mt 13, 24 – 43)

Comme la semaine dernière, avec la parabole du semeur, nous avons la chance d'avoir une explication sur le sens de l'ivraie par Jésus lui-même.

L'Évangile nous décrit une situation : nous sommes mêlés. Le bien et le mal habitent en nous. Nous ne pouvons qu'être davantage attentifs au bien. Arracher le mal, par nos propres forces, est impossible, mais nous avons les moyens de lutter avec la prière et l'attention à nos frères. Jésus, dans la description qu'il fait de l'ivraie, lorsqu'il répond aux Apôtres, nous donne quelques critères de discernement : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. De même que l'on enlève l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son Royaume toutes les causes de chute et ceux qui font le mal ; ils les jetteront dans la fournaise : là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! »

Il existe donc un ennemi qui agit contre Dieu et contre les Fils du Royaume dont nous essayons d'être dignes. Le diable n'est certainement pas une figure ridicule, « folklorique » – qui mettait saint Bernard en colère quand il en voyait les représentations dans des églises –, mais bien celui qui tente et sollicite, qui persuade ; il est séduisant, tout en pouvant parfois effrayer, il est assez fort pour contrarier nos projets, mais ne peut rien contre Dieu et ses anges.

Il y a donc un combat à mener, contre l'ennemi, contre le mal, en restant du côté du bien, en le pratiquant avec confiance dans le Christ,

qui a déjà mené et gagné ce combat, et dans l'Esprit qui nous donne la force. Car sans lui, sans Dieu, nous ne pouvons rien faire, ou si peu.

« L'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables. Et Dieu, qui scrute les cœurs, connaît les intentions de l'Esprit puisque c'est selon Dieu que l'Esprit intercède pour les fidèles. » C'est ce que nous rappelle saint Paul dans l'épître aux Romains. Le huitième chapitre, que nous lisons cette année entre les dimanches 5 juillet et 2 août, est le cœur de la lettre, tout entier consacré à l'Esprit Saint. Cet enseignement est à rapprocher et à comparer avec celui de l'Évangile de Jean dans ses quatorzième et seizième chapitres notamment. L'esprit est notre force, notre mémoire, il agit en nous, il est celui qui met en relation, qui prépare. Il mène vers la vérité et rend libre (cf. Jean 8, 32). Ne craignons pas de l'invoquer, de le « consulter », de « nous laisser » à lui, pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Olier (1608-1657).

La première lecture, le Livre de la Sagesse, résume bien la situation : « Mais toi qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance. Par ton exemple tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain ; à tes fils tu as donné une belle espérance : après la faute tu accordes la conversion. » Nous retrouvons une présentation de Dieu à l'origine de toute chose, tout-puissant et, par cette capacité, tout emplî d'amour pour sa Création. Le Livre de la Sagesse, quelques centaines d'années avant la naissance du Christ, est une belle méditation sur la grandeur et la bonté de Dieu, méditation sur la condition de l'homme dans la Création : autant de réalités à redécouvrir, qui ne sont pas forcément contradictoires. Après la faute, la conversion ? Oui, la conversion, elle est la condition d'un véritable pardon, le gage d'un véritable renouvellement, la preuve d'une authentique réconciliation avec Dieu, avec ses frères et avec l'Eglise. Pour nous chrétiens, il s'agit de « raviver le don reçu » (cf. 2 Timothée 6), la grâce du baptême, de vivre de manière à être dignes du nom de chrétiens, car, par le baptême, nous appartenons au Christ, ce qui conditionne nos attitudes, nos paroles, nos choix. Y pensons-nous ?

Le psaume 85 est dans cette même logique : faisons nôtre cette prière du peuple de Dieu, dont un verset, absent de notre louange ce matin,

a cette belle demande : « Montre-moi ton chemin, Seigneur, que je marche suivant ta vérité ; unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom. » [Craindre, au sens de reconnaître la grandeur, d'adorer, de vénérer, ou, pour prendre un terme – hélas – un peu vieilli aujourd'hui : révéler.] Pourquoi ne pas reprendre aussi la belle prière du jeune Salomon qui inaugure son règne : « Donne à ton serviteur un cœur attentif pour qu'il sache gouverner ton peuple et discerner le bien et le mal » (1Rois 3, 9) ? Dans ces deux exemples, il est demandé au Seigneur une aide. La seule condition, pour celui qui formule la demande est la disponibilité, la capacité à recevoir de Dieu.

La conversion est au cœur de notre foi, nous la retrouvons tout au long de notre vie. Pensons à celle, toute simple, d'Émilie de Vialar lors d'une mission prêchée à Gaillac : elle a douze ans et décide de ne plus jamais mentir. Nous n'avons pas tous la grâce de la fulgurance ou de l'évidence des conversions de Charles de Foucauld, Paul Claudel, André Frossard ou Maurice Clavel pour n'en citer que quelques-uns. Comme eux, nous sommes faits de bon grain et d'ivraie, comme eux, nous sommes incapables de les séparer, c'est là une partie du travail que l'Esprit opère en nous, pourvu que nous consentions à le laisser faire, et c'est là qu'ils nous devancent.

Demandons, comme dans la prière d'ouverture, davantage de foi, d'espérance et de charité, c'est-à-dire la capacité à garder la bonne direction, la force de patienter en sachant bien qu'à l'horizon se trouve la victoire, le réalisme en cette vie, envers nous-mêmes et envers nos frères ! « Convertis-toi et crois à l'Évangile », nous dit-on le Mercredi des Cendres. Cette parole, nous pouvons l'entendre tout au long de notre vie. La conversion est au cœur de l'existence du chrétien.

J'ose penser qu'Eugénie et Maurice en ont fait l'expérience, différemment. Le frère a peut-être davantage eu l'expérience « romantique » à un moment de sa vie puis est revenu peu à peu à davantage de sérénité, alors que la sœur a vécu le quotidien, l'expérience patiente, au jour le jour, avec une confiance mêlée d'inquiétude. C'est une simple intuition personnelle que j'évoque là, une image pour montrer le contraste entre eux deux et la similitude d'une expérience, la conversion, l'approfondissement de cette même expérience par deux tempéraments différents issus d'une même famille. Je laisse les experts, dont je ne suis pas, en juger, autant que la faiblesse humaine le permet.

Le professeur Marc Fumaroli qui est mort récemment, le 24 juin dernier, âgé de 88 ans, avait donné en son temps une belle et érudite préface au recueil *Poésie* de Maurice de Guérin. Il a éclairé avec intelligence notre manière de lire les classiques. Fascinante était sa culture, par son étendue qui ne se limitait pas à la littérature ni à une époque ; il travaillait avec acribie et ne craignait pas le débat voire la polémique. Je ne l'ai connu que par ses écrits, aujourd'hui, avec vous, j'implore le Seigneur, qu'Il l'accueille comme un serviteur de l'intelligence en quête de la vérité, comme le furent Eugénie et Maurice, comme nous le sommes, nous aussi.

Amen

Jean-Claude FERRET